



**ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ**  
 Abonnement payable d'avance.  
 Canada—Exempté cité de Québec... \$1.00  
 Cité de Québec et pays étrangers... \$1.50  
 Pour les Sociétaires de la Coopérative Fédérée de Québec et de la Société des Jardiniers-Marachers... 75c  
 Tarif des annonces 15c. la ligne. Annonces classées 25 mots, 50 sous par insertion, plus un sou par mot additionnel au-dessus de 25 mots, minimum, 50 sous.  
 Pour abonnement et annonces écrire au "Bulletin de la Ferme", Limitée, 111 Côte de la Montagne, (Édifice Morin) Québec. Case postale 129.—Tél. 2-4297.

# LE BULLETIN DE LA FERME

REVUE TECHNIQUE HEBDOMADAIRE

Consacrée au Service des Cultivateurs de Progrès



ORGANE OFFICIEL DE LA COOPÉRATIVE FÉDÉRÉE DE QUÉBEC et de la Société des Jardiniers-Marachers de la Province de Québec

**RÉDACTION ET COLLABORATION**  
 Cette revue est consacrée aux intérêts de la ferme et du foyer rural.  
 Elle est rédigée par un comité de techniciens et de praticiens agricoles, assistés de collaborateurs occasionnels et de correspondants de diverses institutions agricoles. Toute collaboration est sujette au contrôle du directeur.  
 La correspondance concernant la rédaction doit s'adresser au Directeur du "Bulletin de la Ferme", Case postale 129, Québec.

Volume XVI—Henri Gagnon, Président LE 15 MARS 1928 Frs. Fleury, Gérant—Numero 11

Québec, 15 mars 1928.

## Une mentalité agricole

On dit que la principale cause de la désertion du sol, c'est l'attraction des attraits qu'offrent les grandes villes à des jeunes gens qui n'aiment plus la terre comme l'aimaient leurs pères. On a probablement raison. Il importe donc de rechercher la raison de cette désaffection, de cette indifférence, de ce mépris pour la noble profession d'agriculteur. Nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'elle réside principalement dans une éducation différente de celle qu'on puisait autrefois au foyer, à l'école, à l'église. Qu'on nous comprenne bien : nous ne parlons pas de l'instruction proprement dite, aussi nécessaire au cultivateur qu'à tout autre pour développer, outiller son esprit et le mettre en état de mieux comprendre et résoudre les problèmes multiples et complexes que présente la culture intelligente du sol. (1). Nous voulons particulièrement traiter de l'éducation, qui forme l'état d'âme ou la mentalité.

Aimer la terre pour elle-même, parce qu'elle a bu les sueurs de nos ancêtres, parce qu'elle a nourri nos pères, parce qu'elle est le patrimoine de la race et la plus sûre garantie de notre survivance : c'est ce sentiment, à peu près inconnu de nos jours, qu'il faudrait faire revivre, imprégner dans l'âme de nos enfants.

On peut y arriver en cessant au foyer de se plaindre sans cesse de la vie dure des champs, par la lecture des revues, des bulletins et des livres traitant des problèmes agricoles; à l'école, par l'histoire de l'agriculture, de la conquête pacifique du sol, plus glorieuse mille fois que les sanglants exploits d'un Napoléon ou d'un César, dont l'on nourrit aujourd'hui l'imagination des écoliers.

Et puis pourquoi n'organiserait-on pas plus souvent, méthodiquement, des journées agricoles, où des techniciens pourraient donner des leçons de choses utiles, nécessaires. Sans doute, le champ est vaste et les problèmes nombreux. Mais il n'est pas nécessaire de les aborder tous à la fois.

Vaut mieux même fixer l'attention sur un seul sujet d'une réelle importance que de la disséminer sur une infinité de détails secondaires.

Nous savons bien que les agronomes font tout leur possible pour pousser à la roue et aider à sortir de l'ornière le char de l'agriculture,—nous l'avons déjà dit; nous savons aussi que l'honorable M. Caron a consacré vingt ans d'une carrière exceptionnellement bien remplie à promouvoir en tout et partout les intérêts agricoles; nous savons également que de temps à autres des conférences plus ou moins suivies sont données aux cercles d'éleveurs et autres; mais nous croyons que cela n'est pas suffisant, que la diffusion des connaissances agricoles devrait être organisée de façon plus méthodique.

"Si on savait, on ferait", disait un économiste de renom. Or, pour savoir, il faut apprendre, et pour apprendre il faut se mettre en contact avec ceux dont la mission est d'instruire et de guider. Lire les bulletins publiés par le Ministère et de savants articles sur la bête à patates ou autres "bibittes", c'est très bien, mais avoir quelqu'un pour nous expliquer tout cela, c'est encore mieux.

On a parlé d'université ambulante cherchant à faire saisir aux peuples les données essentielles des grands problèmes social et religieux.

Pourquoi pas une université agricole ambulante, qui enseignerait au cultivateur la fierté de sa profession, l'importance de l'agriculture dans l'économie nationale, les moyens d'augmenter la production et les revenus de la ferme, qui appellerait son attention sur les données immédiates de son activité quotidienne, dans les cadres de l'exploitation agricole, de son exploitation à lui, avec ses terres, son bétail, ses cultures.

Et quand le cultivateur aurait ainsi pris conscience de sa fonction économique, du rôle social de sa classe, il éprouverait la joie profonde, indicible même, de comprendre la signification de son travail, et de se comprendre lui-même,—ce qui n'est pas le plus aisé. Cet homme-là verrait s'élargir son horizon, parce qu'il aurait ouvert largement son esprit et son cœur aux grands courants d'idées de l'heure présente. Il serait prêt à s'engager dans la voie des progrès nouveaux, des progrès nécessaires, il aurait la légitime fierté de sa profession, la seule indispensable dans la société humaine, et il sentirait en son cœur l'amour de la bonne terre de chez nous.

On aime d'autant plus une tâche, une vocation, qu'on en comprend mieux les beautés, la nécessité.

Et nous sommes bien dans notre rôle d'organe agricole en moussant une idée que nous croyons féconde en heureux résultats pour les cultivateurs. A d'autres de l'étudier, de la scruter, et de juger de l'opportunité de sa mise en pratique.

(1) Nous avons donc un problème qui nous est particulier et nos tâtonnements s'expliquent. Mais il va de notre orgueil de nous arrêter, adopter telle mesure et d'y aller carrément et fermement, car il nous faut répandre largement l'instruction chez le cultivateur.

Ce principe est généralement admis. En effet aucune carrière ne réclame autant de connaissances que la carrière agricole, et c'est ce que pensait, monsieur le Surintendant, votre regretté et distingué prédécesseur, feu l'hon. Boucher de la Bruère, qui écrivait: "C'est un principe d'économie politique que celui qui cultive ne doit pas plus ignorer que celui qui est appelé à gouverner." Un autre économiste disait: "L'agriculture n'est pas seulement le plus important et le plus difficile des arts mécaniques, mais aussi de tous les arts et de toutes les sciences qui sont du domaine de l'homme." Je pourrais continuer ces citations.

Il faut donc instruire le cultivateur, et comme le cultivateur de demain, c'est l'enfant d'aujourd'hui et, que cette instruction ne sera vraiment bonne que si elle est commencée sur les bancs de la petite école, c'est vers cet enfant que doivent aller nos efforts afin de lui donner le goût du travail, la connaissance des choses de son état et de lui faire aimer en un mot sa profession. Il faut instruire ce garçon du sol, non pour le sortir de son milieu comme le pensent encore quelques personnes, car cette opinion n'a pas été exprimée que récemment, mais parce qu'il doit acquérir, certes! de l'habileté, du fini, pour pratiquer l'art de la terre avec succès, mais aussi et surtout de la science. De la science pour comprendre et mieux connaître la texture des différents sols, les divers phénomènes biologiques des plantes, les prix du marché, de l'élevage rationnel des bestiaux, pour comprendre et mieux connaître la vie rurale sous ses différents aspects.

(Ce qui précède est extrait d'un discours de M. J.-E. Boily, au 8e Congrès des inspecteurs d'écoles. M. Boily ne prétend pas qu'il faille pousser les études jusqu'à faire de tous les fils du sol des savants déclassés, mais il est d'avis qu'on devrait leur donner assez de souplesse intellectuelle pour les mettre en état de comprendre les principes élémentaires fondamentaux de la science agricole. C'est cette instruction suffisamment étendue que décrète le programme scolaire se rapportant à l'école complémentaire agricole.)

## Qui veut s'établir aux frais du gouvernement dans le Canton Dalquier?

### Une aubaine pour plus de cent familles

De nos jours, dans les vieilles paroisses de notre province, des milliers d'agriculteurs se plaignent constamment

de la dureté des temps, méprisent devant leurs enfants leur noble profession, envient, vantent la vie du citadin.

Généralement, la véritable raison de ces plaintes, c'est qu'en voyant grandir ses nombreux enfants, l'agriculteur se croit impuissant à les établir, parce que les terres sont chères dans le milieu où il vit.

Quelques-uns, plus fortunés, envoient leurs enfants dans des collèges commé-

ciaux, des collèges classiques, des couvents, croyant leur donner là un héritage.

Pour une partie de ces enfants, l'instruction est réellement un héritage précieux.

Pour d'autres, c'est du temps et de l'argent perdus. Il eut été préférable pour eux d'étudier l'agriculture pratique. Ce sont bien souvent ces personnes que les membres dévoués de nos Saint Vincent de Paul rencontrent quand ils visitent les taudis de la ville.

(Suite à la page 193)

15

15

15